

RECENSIONS

LIVRES D'HIER

Albert PARAZ, *Le Gala des Vaches*. Avec une *Préface* (anodine) d'A. Boudard et un *Avant-Propos* (fondamental) de J. Aboucaya. Paris, 1974, éd. Balland [1^{re} éd. : 1948].

Voici enfin réédité, sur l'initiative de l'éminent spécialiste d'A. Paraz qu'est J. Aboucaya (1), l'un des textes les plus exquis de l'immédiate après-guerre.

J'avais lu *Le Gala des Vaches* voici longtemps déjà; je m'aperçois en le redécouvrant aujourd'hui que j'en avais sans le savoir retenu par cœur des pages entières (2). D'une semblable amnésie, tout laisse supposer que bien d'autres furent victimes : car comment expliquer autrement que quelques-uns des slogans les plus pimpants de notre actualité figurent déjà dans ce livre paru en 1948 ? Je songe bien entendu au fameux *Les Juifs Allemands sont des Français comme les autres* (p. 254), mais aussi à *Je ne pense qu'à ça* (p. 19)... Par parenthèse, et ceci devrait bien retenir l'attention du linguiste, si ces belles formules ont récemment trouvé preneur, il en est quantité d'autres dans le *Gala* qui attendent encore leur Barnum. Nous nous permettons de signaler à l'attention des poètes de murailles *Marx n'était pas marxiste* (p. 181), ou encore *A bas l'Armée, même en civil* (p. 28), qui nous semblent propres à égayer les palissades de banlieue. Pour un sonnet — n'exagérons pas : pour un vers —, *Arvers* jouit dans les Manuels de Littérature d'une position enviable. Si les clichés sont l'armature de l'Absolu, il ne fait aucun doute que les slogans

(1) Cf. dans l'une de nos revues-sœurs sa belle étude *Un Don Quichotte oublié : Albert Paraz* (*Littératures* XIX, 1972, pp. 91-102).

(2) Suffisamment pour prendre en flagrant délit de distraction le typographe de l'éd. 1974, en quelques occasions. Ainsi p. 54, je crois bien me souvenir que Paraz n'avait aucunement en vue l'honorable *Daphné du Maurier*, mais bien une certaine *Paphné* munie du même patronyme...

sont la clé d'une époque; Paraz avait le don de les confectionner, mieux : de les prévoir. Soyons donc sûrs que se réalisera la prophétie de Céline, qui voyait Paraz « classique et resplendissant et emmerdant les bacheliers de l'an 2000 » (p. 109).

*

**

Virtuose du langage, Albert Paraz se révèle encore dans le *Gala* observateur fort subtil des faits linguistiques, quitte à prendre en défaut les spécialistes les mieux renommés. Je n'en veux pour illustration que l'histoire du mot *blablabla* (p. 288). En 1974, on pouvait la croire bien établie : *Le Canard Enchaîné*, dans son numéro jubilaire, se glorifiait d'avoir lancé ce mot en 1946, grâce à un article de P. Bénard; dans son *Dictionnaire des Argots*, G. Esnault confirmait assez exactement la date d'introduction de *blablabla* (1945 et 1947), et fournissait en outre à ce mot le plausible étymon *blague*. Telle était déjà en 1948 l'opinion d'A. Bayet; il l'exprima dans une chronique des *Lettres françaises*, et Paraz aussitôt de réduire à néant ces rêveries : *blablabla* se trouve pour la première fois dans un best-seller de Céline paru en 1937, *Bagatelles pour un Massacre*; le mot n'est apparenté en aucune façon à *blague*, mais vient de l'anglais *to blab* « bavarder »... Vérification faite, la datation de Paraz est exacte (3); et l'étymologie qu'il propose est extrêmement vraisemblable, ce qui est le mieux qu'on puisse espérer dans un domaine où tout est conjectural. Souhaitons donc que le *TLF* puisse tenir compte dans son 4^e volume de cette non-négligeable contribution d'Albert Paraz à la lexicologie française !

Cet apport linguistique est loin d'être le seul que l'on trouvera dans le *Gala* : s'offrent presque à chaque page de captivantes remarques métalinguistiques de l'Auteur.

Plus étonnant encore, mais bien conforme à cet aspect d'œuvre en avance sur son temps que nous suggérions tout à l'heure pour le *Gala* : Paraz préfigure assez contamment, et avec bonheur, certaines des tendances les plus récentes de la linguistique d'aujourd'hui. Je pense moins ici aux curieuses considérations sur la syntaxe de *On* substitut de *Nous* (p. 198) qu'à l'intérêt que montre Paraz pour la sémiologie gestuelle (p. 69, p. 282) et surtout pour l'ethnolinguistique.

C'est dans *Le Gala des Vaches* que l'on trouvera définitivement élucidé cet irritant petit problème : pourquoi les Français sont-ils réputés « mangeurs de grenouilles » par les Anglais, et par les Anglais seulement ? C'est, répond Paraz, que les Anglais « appellent les Français *frogs* par similitude avec *french* » (p. 196). Naturellement l'Auteur ne se contente pas de cette affirmation intuitive : il livre une série d'exemples abondante (4), si bien que l'adhésion du lecteur lui est acquise. Petit problème historique : M. P. Guiraud, qui découvrit en 1967 les *Structures étymologiques du lexique français*, aurait-il été victime au même titre que MM.

(3) Paraz localise « page 200 et quelques » cette première attestation de *blablabla*; c'est à la p. 186 de l'édition 1943 des *Bagatelles* que je l'ai retrouvée.

(4) « C'est le coup de Fritz, Friquet, Fridolin, Frisou (...) Et puis pensez à pinard, picton, pichetegorne... » (*ibid.*).

Wolinski et Cohn-Bendit d'une trop excellente assimilation du *Gala des Vaches* ? Nous laisserons bien sûr aux historiens de la Linguistique le soin de résoudre ce problème de sources...

Autre exemple de cet intérêt de Paraz pour l'ethnolinguistique, son compte-rendu d'une expérience aujourd'hui pratiquée par tous les spécialistes, mais qui n'était pas si courante en 1948. Paraz avait adapté *Le Diable de Papefiguière* pour son voisin d'hôpital, un Marocain illettré. Le succès est immédiat : « Il passe la journée à se raconter l'histoire que je lui ai apprise. Il l'arrange. Je vois les progrès du style. D'abord il décrit : *La femme il va dans le bois. Chercher du bois. On dirait du Prévert. Puis le lion arrive et lui parle : Je te vais te manger toi. Elle crie Attention, mon mari !*

Au bout de quelques jour, Ben Boui supprime tout ce préambule. L'ioun, il veut manger la femme. Elle crie : *Ti pas peur mon mari qui va t'fout un coup d'zob ? — Quisquici ? un zob !* Elle lève ses jupes. *Ce matin, il m'a mis un petit coup, regarde toi le trou ! A ! mon ami, l'ioun il te fot le camp* »... Comment le stylisticien et le sémanticien ne se sentiraient-ils pas intéressés par de telles métamorphoses du texte ?

**

Le grand intérêt du *Gala*, prétendent certains, c'est qu'on y trouve des textes de Céline assez inaccessibles. Il est vrai que là sont publiées des lettres du Danemark, et aussi l'estimable pamphlet *A l'agité du bocal* (5). L'immense mérite de cette réédition, c'est de nous forcer au contraire à constater que Paraz ne sort aucunement amoindri de sa confrontation permanente avec Céline. Le stylisticien, encore lui, trouvera matière à réflexion et à fructueuses explorations dans ce livre tout en contrepoint, mais si étonnamment un.

Le prodigieux intérêt qu'offre Paraz sur tant de plans linguistiques fait qu'on souhaite vivement que J. Aboucaya réédite bien vite dans son entier une œuvre depuis longtemps introuvable; mais nous attendons aussi avec impatience son grand ouvrage sur Paraz, car nous avons beaucoup à y apprendre.

J.-C. DINGUIRARD.

LIVRES D'AUJOURD'HUI

A. MARTINET et H. WALTER, *Dictionnaire de la prononciation française dans son usage réel*. France-Expansion éd., Paris, 1973; 1 vol. in-8 de 932 p.

Les A. expliquent dans la *Préface* pourquoi ce « français dans son usage réel » ne tient aucun compte des hexagonaux dotés d'un accent particulier, régional ou social : « la prononciation française idéale nous

(5) Le texte qui, avec quelques pages de Boris Vian, garantit à M. J.-P. Sartre qu'il ne sera pas totalement oublié dans cinquante ans.

paraît être celle qu'on ne pense pas à localiser, serait-ce dans la Capitale, celle, en un mot, qui passe inaperçue et qui, de ce fait, n'empêche pas l'auditeur de concentrer son attention sur ce qui fait l'objet du discours ». Sain principe, et la voie ainsi ouverte par la Linguistique Générale mérite d'être suivie par la Dialectologie : à Toulouse, ne passent inaperçus ni l'accent de Carcassonne, ni la prononciation enregistrée par le *Dictionnaire* Martinet-Walter.

Le *Petit Larousse* s'était décidé voici quelques années à mentionner la transcription de la plupart de ses vedettes, et rendait de ce fait bien des services. Nous avons — bref sondage — comparé la p. 563, col. 2, de son éd. de 1968 avec la p. 502 du Martinet-Walter, dans une liste qui va de *jamaïquain* à *janséniste*. A tous les points de vue le Martinet-Walter se révèle supérieur. D'abord, parce qu'il est lexicalement bien plus complet (20 signifiants contre 16 au Larousse), et ceci est utile : c'est rarement sur la prononciation de lexèmes à grande fréquence que se lève un doute. Ensuite et surtout, parce que le Martinet-Walter n'a pas la naïveté ortho-épique du Larousse, qui ne donne jamais qu'une prononciation possible, censée être la seule admissible. Le Martinet-Walter n'hésite pas à multiplier les transcriptions : [ʒābɔno] ou [ʒābono] *jambonneau*; [ʒābɔri, -bɔre, -bɔrɛ; dʒābɔrɛ, -bɔrɛ] *jamboree*; le [ʒāsen-ism] de *jansénisme*, grâce à l'astérisque, renvoie à l'article *-isme*, où l'on trouvera les deux possibilités [-ism] et [izm] : on se réjouit de ces latitudes, car c'est bien la première fois que la description linguistique, dans un Dictionnaire, fait irruption dans le dernier bastion de la morale grammaticale !

Bref, cet ouvrage est appelé à rendre les plus grands services. C'est sa fréquentation exclusive qu'il faut conseiller aux étudiants méridionaux soucieux de faire bonne impression sur les jurys parisiens.

J.-C. DINGUIRARD.